

pour repondre à ces deux fins parce qu'il est lui même doué d'une vertu fort moderée. Les vertus de l'Ambre gris sont si connues, que ce seroit allonger ma relation, sans beaucoup d'utilité, si j'en faisois le denombrement ; je me contenterai de rapporter un secret contre l'impuissance qui me fut communiqué par un habile Medecin du Japon ; il vaut la peine que j'en instruisse le lecteur. Prenez à discretion de l'opium cru, mettez-le dans un morceau de linge, suspendez-le à la vapeur de l'eau bouillante ; ce qui suintera du linge, & qui s'attachera aux côtez, est l'opium le meilleur & le plus pur ; prenez-le & le mêlez avec deux fois autant d'Ambre gris ; faites-en de petites pilules dont vous prendrez un petit nombre interieurement la nuit avant de vous mettre au lit. On assure que c'est un excellent remede en ce cas là.

## VI.

*Reflexions sur la question s'il est avantageux pour le bien de l'Empire du Japon d'être fermé comme il est, aux étrangers, & à ses habitans, à qui l'on ne permet point d'avoir aucun commerce, ni dedans ni dehors l'Empire, avec les nations étrangères.*

### I.

Plusieurs personnes trouveront fort étrange, & regarderont comme un trait de malice, de partager nôtre globe terreste, petit comme il est. Ils diront que c'est un crime égal au meurtre, de rompre les nœuds de la société, & de la communication mutuelle qui doit être entre tous les hommes. Il semble en effet que l'approbation d'une pareille conduite est une censure de l'Auteur de la nature : nous sommes tous éclairés du même soleil, nous marchons sur la même terre, nous respirons le même air. La nature n'a prescrit aucunes bornes, & le createur n'a donné de loix aux hommes, que celles qui tendent à une société mutuelle. Les hommes seroient-ils de pire condition que les cigognes, & les hirondelles ? N'est ce pas assez que nôtre ame, cette partie la plus noble de nous mêmes à qui le createur a donné en partage la liberté arbitraire de la pensée ; que nôtre ame, dis-je, soit emprisonnée dans nôtre corps. Le corps lui même doit-il être confiné dans un pays, l'ame ne pourra-t-elle pas le faire jouir, & partager avec lui les charmes des autres pays ? Les étoiles mêmes dispersées dans l'immensité des cieux, semblent parler pour cette liberté. Plusieurs personnes croient que de grands corps si majestueux, & si nobles, n'ont pas été laissez vuides & deserts ; mais qu'ils sont habitez par diverses sortes de creatures vivantes qui ont chanté les louanges du sage createur de toutes choses, avant même que les fondemens de nôtre terre eussent été jettez ; c'est ainsi qu'il a voulu s'exprimer lui même dans le huitieme Chapitre de Job. Celui qui osera élever son ame à des pensées plus hautes que celles du vulgaire, & la tirer des entraves des Ecoles, ne croira pas que cela fasse aucun tort à la bonté & à la sagesse de l'Être supreme, de penser que ces corps celestes ressemblent

blent à autant de grandes villes, à la vérité inaccessibles l'une à l'autre, à cause de la vaste étendue du fluide où ces grands corps nagent; mais pour la même raison apparemment propres à être habitez par des creatures de différente espece, qui varient dans leur nature, leur construction, & leurs divers degrez de perfection. Si cela est autant conforme à la vérité que cela est vraisemblable, la raison semble vouloir d'ailleurs, que ces mêmes creatures que le tout puissant a faites avec sagesse, de la même substance, de la même nature, & qu'il a confinées dans un de ces globes comme dans les murs d'une ville; puissent vivre ensemble dans une communication libre, & affectueuse; communication qu'on ne sauroit rompre sans crime. A l'égard de nôtre Terre en particulier, le createur l'ayant destinée à être l'habitation des hommes; sa sagesse & sa bonté a voulu aussi l'a former de sorte qu'elle leur fût commune à tous. Différens pays produisent différentes plantes, différents animaux, & minéraux. Les plus délicieux mêmes n'ont pas reçu tout en partage.

*Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;  
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi.*

*Ici les moissons viennent heureusement, là les raisins reussissent mieux,  
L'Inde nous envoie son ivoire, & les Sabéens effeminez leur encens.*

La nécessité où les hommes se trouvent du secours les uns des autres, devoit être le nœud le plus fort de leur amitié, & de leur commerce mutuel. Les Japonnois par cette raison ne meritent-ils pas d'être accusez d'avoir fait une breche insigne aux loix de la nature, & de n'avoir aucun égard à la volonté supreme du sage createur; n'ont-ils pas contrevenu volontairement aux loys de la société que Dieu vouloit qui durât toujours parmi les hommes? *Fermer l'Empire, comme ils font, refuser tout acces, & tout commerce aux étrangers; repousser de vive force ceux qui veulent y entrer; tenir les naturels du pays dans les confins du pays comme s'ils y étoient prisonniers; condamner à une prison perpetuelle, comme fugitifs, ceux mêmes que les tempêtes ou le mauvais temps ont forcé d'aborder leurs côtes; condamner à la croix ceux d'entre eux qui quittent le pays par leur propre choix, soit par mecontentement, soit dans le dessein de voir les autres pays du monde.* Qu'est ce autre chose, si ce n'est transgresser les loix de la nature & violer l'ordre infiniment sage que l'Être supreme a établi dans le monde?

Quiconque voudra opposer ces raisons, & des objections de cette nature, contre la vérité de la proposition que je me propose de démontrer dans ces reflexions, à l'égard des avantages que se procurent les Japonnois par l'état present de leur Empire; & je sai que quelques uns de nos philosophes modernes le font: je ne saurois lui refuser cette liberté, mais il me permettra de lui dire en même temps que ces raisons ne me persuadent point; & que malgré cela j'en ai de fort bonnes & de fort plausibles qui me portent à croire qu'il n'est pas contraire à la sagesse & à la providence divines que nôtre Terre soit habitée comme elle l'est, par des nations qui parlent des langues différentes, qui ont différentes coutumes, & différentes inclinations. Si nous examinons l'état où nôtre globe se trouve, nous trouverons qu'il est propre à être habité, non par une seule nation, mais plusieurs nations différentes. Nous trouverons les différentes parties séparées l'une de l'autre par des rivières, des mers, & des chaines de  
Mon-

Montagnes: nous observerons des différences remarquables dans les climats, qui sont, comme il le semble, les bornes que la nature a prescrites à chaque peuple qui doit y vivre. Dieu n'a-t-il pas donné les plus fortes preuves de sa volonté, & de ses desseins, dans la terrible confusion de langues à la tour de Babel; lorsque les hommes ne formoient encore qu'une seule société; n'a-t-il pas voulu que leur communication intime & mutuelle fût rompue, & que de là en avant les différens pays fussent habitez par différentes nations? Telle est la depravation de la nature humaine que dès que nous nous sommes assemblez en corps, que nous formons un Royaume, ou une République; que nous parlons un seul & même langage; nous sommes portez naturellement à haïr nos voisins qui parlent une autre langue, à envier leur état, & leur prospérité. Les Princes ambitieux, qui veulent étendre leur domination au de là des limites prescrites par la nature, occupez qu'ils sont à ajuster & à regler les disputes d'une partie de leurs états, en perdent souvent une autre par des soulèvemens ou par des invasions. Les plus grandes & plus puissantes Républiques, bien loin d'être soutenues par l'union des forces de diverses nations qui reconnoissent leur autorité supreme, éprouvent au contraire qu'un pouvoir excessif est la cause infailible de leur ruine, & que les différens états qui sont sous leur dependance, deviennent tout autant de gouvernemens separez qui se portent mutuellement une haine secreta, & couverte. Que la condition des hommes seroit heureuse si la nature avoit repandu également ses faveurs sur chaque pays, & lui avoit accordé tous les besoins de la vie; en sorte que ses habitans pleinement satisfaits de leur état, n'eussent aucune raison de penser à envahir les droits & les proprietes des autres! L'Histoire en ce cas là n'auroit pas été remplie d'un si grand nombre d'évenemens trrigiques; du meurtre & du pillage l'un de l'autre; des pays entiers ravagez & rendus deserts, par le degast general, & particulier; de la destruction des édifices tant sacrez que profanes, & de plusieurs autres calamitez suites effroyables de la guerre. La cruauté, & l'ambition auroient été entierement inconnues au genre humain: les hommes au contraire, exempts de toute autre affaire, auroient été plus attentifs à l'avancement du bien public, & particulier, plus diligens à cultiver les endroits deserts & steriles de leur pays; plus industrieux à perfectionner les arts & les sciences, plus appliquez à la pratique de la vertu, plus portez à l'équité, plus affranchis de passion, & d'avarice, plus justes à recompenser les gens de bien & à punir les méchans; plus soigneux dans l'éducation de leurs enfans, plus exacts, & attentifs dans le soin & la conduite de leurs propres familles. En un mot ils se seroient rendus heureux & les autres aussi; chacun dans sa société particuliere auroit été un modele de gouvernement le plus parfait qu'on eut pu souhaiter. Ils auroient imité les Japonnois qui renfermez dans les limites de leur Empire, jouissent du bonheur de la paix, & du contentement, sans se soucier d'avoir aucun commerce ou communication avec les nations étrangères; à cause que tel est le bonheur de leur pays qu'ils peuvent s'en passer. Il faut convenir que nous souhaitons le commerce des pays étrangers, purement parce que de là nous tirons les necessitez de la vie, ou à cause qu'ils nous fournissent les choses qui contribuent à la rendre agreable, & commode pour entretenir le luxe, & le faste. Les choses que nous pouvons chercher, chez les étrangers, ce sont des Loys pour gouverner prudemment l'état; une religion pour le soutien & la consolation de la conscience; des Sciences

pour embellir les esprits, des arts mechaniques pour l'usage & pour la politesse : diverses sortes de meubles & de marchandises , pour les habits & pour la table, des remedes enfin pour retablir nôtre santé. S'il y a donc un pays que la nature a partagé si avantageusement de toutes les choses necessaires pour soutenir la vie , & pour la rendre agreable , qui par l'adresse & l'industrie de ses habitans s'est élevé à une si haute puissance que la nation fait une figure considerable dans le monde ; il resulte de là necessairement , qu'il est non seulement à propos , mais encore très avantageux que les habitans , autant & aussi long temps qu'ils peuvent se passer des productions & des manufactures des pays étrangers , se garantissent de leurs vues , de l'avarice, de la ruse , des guerres, des tromperies & autres choses semblables ; sur tout si le pays est disposé , & situé, de sorte qu'on n'y puisse entrer de dehors sans beaucoup de difficulté , qu'on puisse retenir ses habitans sans peine dans ses limites ; pourvu qu'ils ayent eux mêmes assez de force & courage pour le defendre en cas de besoin , contre toutes les invasions des étrangers. C'est là le cas précisément du Japon plus que d'aucun autre pays connu jusqu'à present ; c'est ce qu'on verra démontré par une courte description que je vais en donner, où je me propose de le considerer par rapport à la question que je traite.

## II.

Descrip-  
tion du  
Japon.

Il est inac-  
cessible.

Le Japon appellé par ses habitans Nipon, ce qui signifie, l'appui ou la colonne du soleil, est la même Isle que le fameux Voyageur Marc Paul Venitien, le premier qui en ait fait mention, nomme Zipangri. Ce n'est pas une seule Isle à proprement parler, mais un amas d'Isles separées par plusieurs Golfes, detroits, & bras de mer: à l'extremité de l'Orient, à peu près comme les Royaumes de la Grande Bretagne & de l'Irlande. La nature a contribué le plus à rendre cet Empire impossible à conquerir en le rendant presque inaccessible, & l'entourant d'une mer dangereuse, & extrêmement sujette aux tempêtes. Tous les vaisseaux qui viennent des parties meridionales du monde, pendant la plus grande partie de l'année, ont à lutter contre le gros temps & les vents contraires. Peu de mois sont favorables à nos vaisseaux pour faire le Voyage. Les côtes roides, & pleines de rochers escarpez, sont baignées même par une mer pleine de roches, & de basses, ou bancs de sable ; on ne connoit qu'un seul bon port pour mettre à couvert les vaisseaux d'une charge considerable: c'est celui de Nagasaki dont l'entrée est fort étroite, avec plusieurs tours & détours. C'est un dangereux passage, même aux pilotes les mieux instruits de ses bancs de sable roches, & rochers escarpez. S'il y a quelque bon havre de plus, c'est ce que nous ignorons, & c'est ce que les gens du pays ne peuvent ou ne veulent point nous enseigner, tant ils font cas de leur vie : car le dernier supplice est attaché à la revelation de ce secret. Pour ne pas parler des difficultez & des peines que l'on essuie en pleine mer, principalement près des Isles Formosa & Liquejo, ou le passage a été accompagné de tant de dangers éminens, qu'au temps des Portugais, lorsque la navigation n'étoit pas même si perfectionnée qu'elle l'est à present, on croyoit avoir fait un heureux voyage, quand de trois vaisseaux que l'on y avoit envoyez, il en revenoit un en bon état.

Le pays  
est fort  
peuplé.

Le pays est peuplé extraordinairement, à peine pourroit-on croire que dans son étendue il pût contenir, & nourrir un si grand nombre d'habitans

bitans. Les grands chemins sont presque bordez de villages & de bourgs: on sort à peine de l'un, que l'on entre dans un autre; & l'on peut aller pendant plusieurs milles comme dans une rue sans prendre garde qu'elle est composée de différents villages, autrement que par la différence des noms qu'ils retiennent encore, quoi qu'ils soient joints l'un à l'autre. Le pays contient plusieurs villes, dont les deux capitales peuvent le disputer aux plus considerables du Monde, pour la grandeur, la magnificence, & le nombre des habitans. Une des capitales est nommée Kio ou Miaco, c'est à dire la ville ou la metropole par excellence, étant la demeure de l'Empereur Ecclesiastique hereditaire: elle a environ trois heures de chemin en longueur, & deux en largeur; elle est bâtie regulierement, & toutes ses rues sont coupées à angles droits (v. la Planche XXVII.) Jedo (Planche XXX.) proprement la capitale de tout l'Empire, & la demeure du Monarque seculier, est d'une telle étendue, que j'ose avancer que c'est la plus grande ville du Monde connu. Je puis assurer par moi même que nous mimes tout un jour pour aller au petit pas du cheval depuis Sinagafva où le fauxbourg commence, jusqu'au bout opposé de la grande rue, qui coupe la ville dans sa longueur, par une ligne un peu courbe.

Les Japonnois ne manquent point d'une qualité que je ne sai si je dois nommer, audace, ou grandeur d'ame: j'entends ce mepris de la vie qui fait que lorsqu'ils ont été vaincus ou subjugués par un ennemi; qu'ils sont hors d'état de se venger d'une injure; ils ne font aucune difficulté de s'ouvrir le ventre, & de se donner ainsi la mort. Les Histoires de leurs guerres civiles sont pleines de ces actions surprenantes par où il paroît qu'aux siècles passez ils ont montré, à l'envi les uns des autres, un courage, & une grandeur d'ame extraordinaires. Si l'on lit dans leurs Histoires, les actions grandes & heroïques d'un Jositzne, d'un Kijomori, d'un Kusnoki, d'un Abino Xakimar, & d'un grand nombre d'autres hommes illustres, on sera obligé de reconnoître que le Japon se peut se vanter, de ses Mutius Scevola, & de ses Horatius Cocles, aussi bien que l'ancienne Rome. Je me contenterai de donner un seul exemple de ce que j'avance, c'est l'action de sept jeunes hommes de la Province de Satzuma; action d'autant plus surprenante, qu'elle se passa dans un pays étranger à leur égard, & en presence des Hollandois, en 1630. Voici le fait. Un petit vaisseau marchand du Japon étoit arrivé à l'Isle Formosa dont les Hollandois étoient en possession. Le Japon n'étoit pas fermé alors, & ses habitans avoient la liberté de negocier dans tous les pays qu'il leur plaisoit. L'Isle Formosa a été ensuite prise par les Chinois qui la possèdent encore. Pierre Nuits Hollandois, qui étoit alors Gouverneur de Formosa, traita les Japonnois qui étoient à bord de ce vaisseau, avec quelque rigueur, & peut être par voye de represailles. Les Japonnois prirent cela pour un affront, fait non seulement à eux mêmes, mais encore à leur Prince à qui ils en porterent des plaintes ameres à leur retour. Le Prince en fut piqué au vif, d'autant plus qu'il se voyoit hors d'état de vanger une injure aussi atroce, qui lui avoit été faite par des Nambani, c'est à dire un peuple meridional (nom de mépris qu'ils donnent aux étrangers, & particulièrement aux Hollandois.) Sur quoi ses gardes lui adresserent la parole en ces termes: *Seigneur, nous ne voulons plus être vos gardes, si vous ne nous accordez la permission de venger votre honneur, & votre reputation. Il n'y a que le sang de l'offenseur qui puisse*

Les Japonnois guerriers,

*laver cette tache. Commandez, & nous couperons cette tête criminelle, ou bien nous vous le menerons en vie pour être puni selon votre volonté, & selon ce qu'il merite. Sept d'entre nous suffisent pour cela: ni les dangers du Voyage, ni la force du Château, ni le nombre de ses gardes, ne sauroient le garantir de notre courroux; ils sont Nanbani, & nous sommes d'extraction divine, Nifonfin, c'est à dire, Japonnois, ou dans le sens littéral habitans du Monde Subolaire, sous le Soleil. Ils s'obstinèrent à demander cette permission jusqu'à ce qu'elle leur fut accordée. L'entreprise fut à la verité déterminée, mais conduite avec autant de prudence que de resolution, & suivie d'un bon succes. Apres un heureux Voyage ils arri- verent à Formosa, & ayant été admis à l'audience du Gouverneur, ils mi- rent tous l'épée à la main, se saisirent de sa personne, & le conduisirent prisonnier à leur vaisseau, en plein jour, au milieu de ses gardes & do- mestiques: aucun d'eux n'osa branler pour le defendre ou pour l'enlever des mains de ces jeunes audacieux, qui menaçoient de poignarder le gou- verneur si quelqu'un s'avisoit de faire la moindre resistance.*

Japonnois  
vindica-  
tifs.

On ne sauroit croire qu'une nation, qui transmet jusqu'à la posterité la plus reculée son amitié comme sa haine; son estime, & son mépris; où le souvenir des torts, & des injures, est ressenti pendant plusieurs gene- rations; où les inimitiez ne cessent rarement que par la mort, & la totale destruction de l'un des partis; Il est, dis-je, difficile de supposer qu'une telle nation manque de bravoure & de resolution à la guerre. Les que- relles & les disputes des familles Feki & Gendfi pour le throne, qui en- veloperent le Japon dans de longues & cruelles guerres civiles, sont un exemple recent & lamentable de l'esprit vindicatif & implacable des Japonnois. Rien ne pût appaiser le parti victorieux des Gendfi que l'ex- tirpation totale de l'illustre maison des Feki, le petit nombre de ceux qui se déroberent à une mort cruelle se cacha dans les montagnes inacces- sibles de la Province de Bungo, où ils furent decouverts il n'y a pas long temps, se tenant dans des trous & dans des cavernes. Ils avoient oublié leur haute naissance; & privez de toutes les connoissances humaines, ils ressembloient plus à des satyres qu'à des hommes.

Japonnois  
invinci-  
bles.

Le Japon est si bien fortifié par la nature, qu'il a bien moins à crain- dre d'un ennemi étranger que des troubles domestiques. On a tenté ra- rement des invasions, & jamais avec succes. Cette nation courageuse & indomptable n'a jamais obei qu'aux Princes de sa nation. Il y a environ mille ans, sous le regne de l'Empereur Kwan Muu, qu'il sem- bla que des legions entieres fussent jettées sur les côtes du Japon, de l'a- byme de la grande Tartarie. (Les Grecs la nomment ainsi à juste titre, à cause de son étendue immense\*, & non pas du nom d'une riviere comme on l'a cru.) L'attaque fut si soudaine, & si peu attendue, que les ennemis prirent aisement pied dans le pays; & les Japonnois trouverent qu'il étoit bien difficile de s'en defaire. Quoique les Tartares fussent reduits fort bas par les frequentes escarmouches où ils avoient du pire, les recrues qu'ils rece- voient de temps en temps de Tartarie les mirent en état de se maintenir au Japon pendant quinze ans, jusqu'à l'an de Christ 799. que le secours, & le pouvoir des dieux tutelaires du pays, avec la force & le courage des troupes Japonnoises, concoururent à ruiner & à destruire entierement les Tar- tares. Il est rapporté dans les Annales du Japon, que Quan Non, ou Quan woni, ce Briarée à plusieurs mains, un des plus grands Dieux du pais, coula à fond la flotte des ennemis dans une nuit orageuse, avec ses bras

\* ἀπὸ τοῦ  
τάρταρου.

bras nombreux qui font le symbole de sa puissance ; que le jour suivant Tamaramar, General des Japonnois, choisi par les Dieux pour la delivrance de sa patrie, attaqua les ennemis, que leur malheur avoit deja abbatu, & mis en desordre ; il ne leur restoit aucune esperance de succez, pas même un lieu de retraite : & il obtint sur eux une victoire si complete, qu'il ne resta aucun des ennemis en vie pour porter à son pays les tristes nouvelles de cette defaite totale. Une invasion de la même nature fut encore tentée avec aussi peu de succez l'an de J. C. 1281. lorsque Goouda étoit Empereur du Japon. Sijsu Monarque de Tartarie s'étoit en ce temps là rendu maitre de l'Empire de la Chine : un de ses generaux nommé Mooko lui mit en tête de subjuguier aussi le Japon, & de l'ajouter aux grandes conquêtes qu'il venoit de faire. Sur cela ce general fut envoyé avec 4000. navires & 240000. hommes (les écrivains Chinois disent seulement 100000) mais lorsqu'ils furent sur les côtes du Japon, cette pretendue flotte invincible fût battue par une violente tempête, & l'armée nombreuse qu'elle portoit fût entierement destruite. Le Japon n'avoit jamais auparavant essuyé de si terribles attaques ; & les Japonnois n'ont jamais eu plus de raison de se rejouir, que de la defaite de ces deux ennemis également nombreux & puissans. Enfin, si l'on veut rendre justice aux Japonnois, on doit reconnoitre comme je croi qu'on le reconnoitra toujours, qu'ils ne manquent ni de prudence, ni de resolution, ni de conduite à la guerre, ni de bon ordre dans leurs expeditions militaires ; & qu'ils obeissent à leurs chefs par devoir, & par inclination. La longue paix & la tranquillité dont ils jouissent, ne produira pas même selon les apparences, comme chez les autres nations, une certaine paresse, & ce defaut d'activité qui avec le temps devient une mollesse effeminée. Ils ne manquent point de celebrer la memoire des exploits, & des grandes actions de ceux de leurs ancêtres qui se sont signalez : ils entretiennent ainsi dans leur ame une certaine vigueur martiale ; un ardent desir d'acquérir de la gloire, & de la reputation. L'éducation de leurs enfans est telle qu'il semble que les idées de courage & de resolution sont les principales qu'ils veulent inculquer dans ces ames tendres : à peine sont-ils venus au monde, lorsqu'ils crient & qu'ils sont de mauvaise humeur, on leur chante des ballades, & des chansons guerrieres, pour les appaiser. Quand ils sont en état d'aller à l'école, on ne leur donne gueres d'autres livres à lire ou à copier, que les lettres qui leur restent encore de leurs heros, avec les Histoires de ceux qui se sont donné la mort eux mêmes : action que les Japonnois estiment noble, & heroïque. Par ces moyens le courage, la resolution, & le mépris de la vie peuvent prendre place dans ces jeunes ames dès l'age le plus tendre. Les personnes avancées en age lorsqu'elles sont en compagnie tournent la conversation principalement sur les actions heroïques de leurs ayeux ; ils rappellent le souvenir de ce qui en est contenu dans leurs Histoires jusqu'aux moindres circonstances ; ils ne cessent de les admirer, & s'enivrent plutôt de l'amour de la gloire & de la renommée, que de leurs liqueurs fortes. De là vient que lorsque, suivant la coutume du pays, on allume pendant la nuit des feux sur la cime des montagnes ; ce qu'on ne fait jamais que lorsque quelque danger menace l'Empire, ou lorsque l'Empereur ordonne aux Princes de l'Empire d'envoyer leur contingent de troupes : au premier signal donné leurs sujets courent en foule pour s'enroller, portant leurs armes avec eux, impatiens de recevoir les ordres & se

disputant l'un à l'autre, à qui obeitra le mieux. Ils sont même si amoureux de leur reputation, & si enflamez de l'ardeur militaire, qu'ils s'exposent d'eux mêmes là où le danger est le plus grand, sans être commandez; impatience qui peut devenir prejudiciable & qui ne merite pas toujours d'être louée. Ils ne manquent pas de bonnes armes, ils combattent de loin avec des fleches, & des armes à feu. Lorsqu'ils combattent de près ils se servent de piques & de sabres; leurs sabres sur tout sont si tranchans que d'un seul coup ils peuvent couper un homme en deux; si bien faits, & d'une si bonne trempe, que depuis fort long temps il a été defendu de les vendre aux étrangers, ou de les envoyer hors du pais, sur peine de la croix pour le vendeur, & de la mort pour tous les complices du crime.

Japonnois  
laborieux  
& faits à la  
fatigue.

Les Japonnois sont fort industrieux & endurcis à tous les travaux: peu de chose leur suffit; ils vivent en general de plantes, de racines, de tortues, de coquillages, de mechantes herbes de mer, & choses semblables. L'eau est leur bruvage ordinaire; ils vont jambes & teste nues, ils ne portent point de chemise, ils ne se servent point d'oreillers pour mettre sous leur teste, ils couchent à terre, & mettent leur teste sur un bloc, ou sur un coffre de bois en guise de couffin: ce bloc ou coffre est un peu creux au milieu. Ils peuvent passer les nuits entieres sans dormir, & supporter toute sorte de fatigues. D'ailleurs ils observent exactement les loix de la civilité, & de la bienveillance; fort delicats à se tenir propres, eux, leurs habits, & même leurs maisons.

Je suis fort éloigné de croire que les Japonnois descendent des Chinois ce peuple si effeminé; & je me flatte que ceux qui ne sont point engagez dans les prejuges que leur ont donnez les relations des premiers voyageurs, & qui prendront la peine de rechercher l'origine de la nation dans son propre pays, n'auront aucune peine de se ranger à mon sentiment. Les Japonnois ont plutôt quelque chose du genie, & des inclinations des Tartares, temperez par beaucoup de politesse & de civilité: on remarque dans leur complexion un mélange de la vivacité brusque des Tartares, & de la gravité & de l'humeur calme des Chinois.

### III.

Les Japonnois  
n'ont besoin  
d'aucun com-  
merce  
avec les  
étrangers.

Ils vivent  
sous un  
heureux  
climat.

Avec tous ces grands & nombreux avantages que je viens de rapporter, ce seroit un projet vain & inutile aux Japonnois, avec toutes leurs forces, & tout leur courage, de mettre à couvert leur pays de toute invasion du dehors, & de se tenir chez eux sans aucune communication avec les nations étrangères; s'ils ne trouvoient pas dans les confins de leur propre patrie de quoi vivre heureux & contents: depuis sur-tout que l'Empire a été fermé, la nature, cette bonne maitresse, leur a enseigné, comme ils le reconnoissent eux mêmes sans peine, qu'ils peuvent subsister de ce que leur pays produit lui même, sans avoir besoin que les étrangers leur fournissent les besoins de la vie. Quiconque voudra prendre la peine de considerer l'état présent du pays, si heureux, & si tranquille, trouvera que ce que je dis est veritable. En premier lieu, ce qui n'est pas un mediocre avantage, ils vivent sous un climat extremement temperé, qui n'est exposé ni aux ardeurs brûlantes d'un Soleil trop meridional, ni refroidi par le froid extreme des pays septentrionaux. C'est une chose reconnue, qu'il n'y a pas de pays plus fertiles, & plus agreables, que ceux qui sont placez entre le trentieme, & le quarantieme degré  
de

de latitude polaire. On peut objecter à la vérité, que le Japon est un pays rude & pierreux, entrecoupé par des chaînes de montagnes hautes & escarpées, & qu'il seroit entierement sterile en bien des endroits s'il n'étoit cultivé avec un soin & une industrie extraordinaires. Mais dans cet article même la nature a été extrêmement favorable à ce pays: ce défaut apparent du terroir, ce besoin de culture, est ce qui tient les habitans en haleine, & leur donne cet esprit louable d'industrie & de travail. D'ailleurs la fertilité du climat est telle qu'on y voit à peine une colline, quelque escarpée qu'elle soit, une montagne quelque haute qu'elle puisse être, qui étant bien cultivée, comme elles sont pour la plupart, ne donne à l'industriel laboureur une digne récompense de ses peines, & de son adresse. Les endroits steriles, même ceux qu'on ne sauroit absolument cultiver, ne sont pas pour cela entierement inutiles. Une nation nombreuse comme celle des Japonnois, si fort ennemie de l'oïveté, confinée avec cela dans les limites étroites de son propre pays, a du apprendre à se servir de plusieurs productions de la nature, que la terre ou la mer fournissent, non seulement pour le soutien de la vie, mais encore pour la rendre douce & agreable. Il est difficile de s'imaginer quoi que ce soit qu'ils ne servent à leurs tables avec differens apprêts; plusieurs choses, rejetées par plusieurs autres nations, composent une partie de leurs deserts, & de leurs plats les plus friands. Les bois, les mares, les terres incultes du pays, leur fournissent des plantes, & des racines qui servent à l'abondance, & à l'ornement de leurs tables. La mer leur fournit une grande quantité de poissons & de vegetaux, de cancre, coquillages, & de *Holothuria*, comme les naturalistes l'appellent, ou petits animaux de mer, des herbes marines, & choses semblables. Les qualitez venimeuses de certains poissons n'empêchent pas même qu'on ne s'en serve: la nature n'a pas donné pour rien à cette nation un corps vigoureux pour le travail & un esprit capable des inventions les plus ingenieuses. Un terroir sterile de lui même tel que celui du Japon, d'une culture si difficile, étoit necessaire en quelque maniere pour donner occasion à ses habitans d'exercer leur industrie: sans cela, au lieu d'être laborieux comme ils le sont, ils seroient tombez dans l'oïveté, & devenus paresseux. C'est ainsi que les noirs, habitans de la Zone torride, se confiant à la beauté du terroir qui leur fournit de lui même les besoins de la vie, sont pour cette raison adonnez à la paresse & à la faineantise, & menent une vie semblable à celle des animaux. On pourroit faire une autre objection, qu'un pays doit être necessairement malheureux, lorsque ses habitans y sont retenus comme en prison, renfermez dans les limites de leur patrie: quand on leur retranche le commerce & la communication des leurs voisins; un pays d'ailleurs si divisé & si entrecoupé par divers bras de mer qui y forment un si grand nombre d'Isles. Je reponds que c'est en cela même que la bonté de la nature paroît encore d'une maniere singuliere: ces diverses Isles sont à l'égard de tout l'Empire ce que sont differens pays & provinces à l'égard du globe de la terre. Elles different en terroir & en situation; par consequent elles produisent differentes choses necessaires à la vie; & certainement il y a peu de chose que l'on puisse desirer qui ne soit la production de quelque province, ou de quelqu'une des Isles; production même assez abondante, pour en fournir tout l'Empire. On trouve de l'or dans *Oïu*, *Sado*, *Syriga* & *Satzuma*: de l'argent dans *Kittamai* & *Bungo*; du cuivre dans *Syriga*, *Atsingano*, & *Kijnokuni*; du plomb dans *Bungo*; du fer dans

Fertilité  
du Japon.

Bitsju. Tsikusen leur fournit du charbon de terre, & Ono du charbon de bois. La montagne brûlante d'Iwogafima jette quantité de soufre dont on creuse les mines aussi en beaucoup d'autres endroits. Il y a dans Fisen une certaine argile blanchâtre, dont ils font toute sorte de potterie ou porcelaine. Il vient une grande quantité de bois de Tossa, Ofarra, & Aki. Nagatta produit des bœufs, Osju & Satzuma des Chevaux. Canga abonde en ris, Tsikusen en châtaignes, Wakasa en figues, & autres fruits. Les côtes de la Province Oki sont remarquables par la quantité de coquillages qu'elles fournissent, celles de Nisij Jamna par des herbes marines & autres plantes qui croissent dans la mer. Les côtes en general donnent au pays une grande quantité de poisson, pour ne rien dire de toutes sortes de grains, de pois, & de legumes qui croissent en abondance dans plusieurs provinces; & un grand nombre d'autres choses qui servent pour leurs manufactures, & pour leurs habits. On trouve des perles dans le Golfe d'Omura, de l'Ambre gris sur les côtes des Iles Riaku, & des Provinces de Satzuma & Kijnokuni; des cristaux & des pierres précieuses dans Tsugarn. Ils n'ont pas besoin de faire venir leurs remèdes des pays étrangers: tant de collines, & de vallées, tant de fonds hauts & bas, produisent dans l'étendue de leur pays, toutes les plantes & les arbres qui peuvent venir en différens climats. Pour venir maintenant aux arts & metiers, soit pour la curiosité soit pour l'utilité, ils ne manquent ni de matériaux, ni d'industrie, & d'application; tant s'en faut qu'ils aient besoin de faire venir des ouvriers d'ailleurs, qu'ils surpassent eux mêmes toutes les autres nations en adresse & en propreté pour toute sorte d'ouvrages: surtout en airain, or, argent, & cuivre. Leur adresse à travailler & à tremper le fer se voit par la bonté & la propriété de leurs armes. Aucune nation dans l'Orient n'est si adroite aux ouvrages, à la ciselure, à la gravure, & à la dorure du Sowaas, qui est une espece de metal précieux tirant sur le noir, fait d'un mélange artificiel de cuivre avec un peu d'or. Ce qu'on fait de ce metal, lorsqu'il sort de la main de l'ouvrier, paroît de l'or pur, & ne lui est guere inférieur en couleur & en beauté. Ils font des étoffes de soye, si fines, si propres, & si unies, que les Chinois même ne sauroient les imiter. C'est l'amusement ordinaire des grands de la Cour de l'Empereur, lorsqu'ils sont tombez en disgrâce, & exilés à certaines Iles: n'ayant autre chose à faire, ils s'exercent à cela & à d'autres ouvrages curieux, où ils passent leur temps & font paroître leur industrie. Leur biere, qu'ils appellent Sacki & qu'ils font avec du ris, est beaucoup meilleure & plus forte que celle des Chinois, qu'ils surpassent encore dans l'apprêt de leurs viandes: ils les assaisonnent avec des especes du cru de leur propre pays. Leur papier de même, qu'ils font de l'écorce du *Morus sylvestris* ou de l'Arbre à papier, est plus fort, a plus de corps, & est plus blanc que celui que les Chinois font de roseaux & de coton. Tous les meubles vernis du Japon sont d'une beauté surprenante. Les Chinois & les Tunquinois, avec tout leur soin & leur industrie, ne sauroient égaler l'adresse particulière que les Japonnois ont dans la composition de leur vernis, comme dans l'art de le mettre en œuvre. A l'égard des Siamois, quoi que leur pays soit rempli d'arbres à vernis, ils sont si fort adonnés à la paresse, & à la fainéantise, qu'on ne doit rien attendre d'eux. Nous devons observer que tous ces ouvrages de main, & les productions des arts, soit qu'ils soient absolument nécessaires à la vie, soit qu'ils servent seulement pour le luxe & la

Les Japonnois cultivent les arts.

Leur trafic & commerce.

ma-

magnificence, ne sont pas également bons, & recherchez dans toutes les Provinces de l'Empire, & l'on ne sauroit les y avoir au même prix. De là vient qu'il est à peine croyable jusqu'où va le trafic & le négoce qui se fait dans les différentes provinces, & d'une partie de l'Empire à l'autre; combien les marchands sont occupés, & industrieux, dans tous les différens endroits; combien leurs ports sont remplis de bâtimens; combien l'on voit deçà & delà de villes riches & marchandes. Il y a une si grande quantité de peuple le long des côtes & près des ports de mer; un tel bruit de rameurs & de matelots, un si grand nombre de vaisseaux & de barques, soit pour l'usage soit pour le plaisir, qu'on croiroit que toute la nation s'est établie sur les bords de la mer, & que l'intérieur du pays est désert, & abandonné. La structure de leurs vaisseaux est singulière; entre autres choses ils doivent avoir la poupe entièrement découverte en vertu des loix du pays (voyez la Planche XXI) & cela pour mettre les habitans hors d'état de s'échaper du pays, car s'ils s'avançoient trop en pleine mer ils seroient couverts des vagues d'abord, & couleroient infailliblement à fond.

Jettons les yeux maintenant sur les sciences qui regnent au Japon, & à ce qui sert à l'ornement de l'esprit; peut être y trouverons nous la Philo-  
 sophie à dire Il faut avouer pourtant que les Japonnois ne sont pas si ennemis de cette science, qu'ils vueillent bannir de leur pays ceux qui la cultivent: mais ils croient que c'est un amusement oisif digne d'être renvoyé aux monastères, où les moines ont tout le loisir nécessaire pour s'en embarrasser l'esprit. Pour la partie spéculative qui regarde la morale, ils l'ont en grande estime, comme étant d'une origine divine, & descendue du ciel. Ils reconnoissent qu'ils en sont redevables à cet incomparable Philosophe Koa ou Koosi, connu en Europe sous le nom de Confutius. Ils ont de cette Morale la même Idée que les Grecs avoient de celle qui leur fût enseignée par Socrate qui vivoit près de cent ans après Confutius; Socrate selon les Grecs leur communiqua une morale qui lui avoit été divinement révélée. J'avoué que les Japonnois ignorent entièrement la musique entant que c'est une science fondée sur certaines regles de l'harmonie; ils ne savent rien non plus dans les Mathématiques, sur tout dans ce qui regarde la partie la plus profonde & purement spéculative. Personne presque, hors de l'Europe, n'a pénétré dans ces mystères, & ne s'est avisé d'orner l'esprit par le moyen du raisonnement clair & démonstratif des Mathématiques. On peut dire la même chose de la connoissance de Dieu, & de la foy entant qu'elle est utile au salut par les merites de J. C. Il est défendu à cette nation d'ailleurs si polie, sous les peines les plus severes d'abandonner la religion professée par leurs ancêtres, d'embrasser une religion étrangère & nouvelle dont la doctrine paroît d'abord incroyable, d'un Dieu fait homme & qui a souffert le supplice infame de la croix pour le salut du genre humain. Il y a environ cent ans que la lumière de l'Evangile brilloit avec tout son lustre dans cette extrémité de l'Orient; mais hélas! elle fût bientôt après éteinte par le sang d'un nombre incroyable de Martyrs; &, ce qu'il y a de surprenant, par la faute, & la mauvaise conduite de ces mêmes R. Freres qui l'avoient repandue avec tant de zèle, & de travaux infatigables. Je suis porté à croire que les Peres de la Société de Jesus auroient plus de succès dans la propagation de la foy Chrétienne, & une récompense plus assurée de leurs soins & de leur industrie, s'ils ne comptoient pas si fort sur de foibles commence-

Leurs  
 sciences,

mens ; si en même temps ils se depouilloient de cette presumption qu'ils ont de leur prudence, & de leur capacité. Dans l'impatience où ils sont de venir à bout de leurs entreprises, à peine voyent-ils quelque lueur d'esperance, que pour conduire le grand ouvrage des conversions à un heureux succez ils y font concourir des ressorts, & se mêlent de certaines affaires qui sont entierement étrangères à celle dont ils sont chargez, & pour laquelle on les a envoyez. De là vient que le peu de progres, qu'ils ont fait quelque fois en peu de temps, devient souvent funeste à leur dessein principal. Les Payens favorisent si fort la liberté de conscience, qu'ils ne condamnent aucune religion, & ne refusent jamais aux Predicateurs d'une doctrine étrangere la permission de l'établir parmi eux, jusqu'à ce qu'ils decouvrent qu'elle est contraire au repos public. On ne peut pas dire avec cela des Japonnois qu'ils sont athées, ni pour la croyance, ni pour les mœurs. Il y a plusieurs religions établies dans l'Empire : ils font profession d'un grand respect, d'une grande veneration, pour leurs Dieux, auxquels ils decernent differens cultes. J'ose assurer d'ailleurs, que pour la pratique de la vertu, la pureté de mœurs, & l'exterieur de la devotion, ils surpassent beaucoup les Chrétiens : soigneux du salut de leurs ames, scrupuleux jusqu'à l'excez pour l'expiation de leurs crimes, & passionnez pour le bonheur de la vie à venir. Ils savent mieux la Medecine que la Chirurgie ; je parle de celle de nôtre Europe, & la maniere de traiter les maladies où la main du Chirurgien est necessaire. Les Medecins Japonnois n'accablent point leurs malades avec des drogues : ils se servent de deux remedes externes, le feu & l'aiguille qu'il croient tous deux puissans pour deraciner la cause des maladies (qu'ils appellent obstructions) & pour donner une issue à la matiere qui forme l'obstruction ; pour chasser la cause de la douleur, ( qu'ils appellent vent ) que la piqueure de l'aiguille fait sortir de sa prison. L'usage frequent & journalier du bain, que les habitans du pays aiment passionnément, soit par principe de religion, soit parce qu'ils aiment naturellement la propreté, contribue beaucoup à les entretenir en bonne santé, & chasse beaucoup de maladies auxquelles ils seroient sujets sans cela. Il y a encore plusieurs bains chauds naturels dans le pays qui ont de grandes proprietes, & où ils envoient comme nous faisons en Europe, les personnes qui sont attaquées de maladies opiniatres, & longues. Pour continuer nôtre discours, on pourra objecter que les Japonnois n'ont pas une connoissance exacte des loix. Je voudrois de tout mon cœur que nous autres Européens l'eussions aussi peu qu'eux, tant est grand l'abus qu'on fait d'une science d'ailleurs utile en elle même ; en sorte que l'innocence, au lieu d'en être protégée, gemit encore davantage sous l'oppression. Il y a une voie plus courte que la nôtre d'obtenir justice au Japon, & même dans tout l'Orient. Il n'est pas necessaire de poursuivre un procez pendant plusieurs années ; il n'y faut pas faire tant d'écritures, tant de repliques, & choses semblables. L'affaire est exposée sans delai devant le tribunal qui la doit juger ; les parties sont ouïes, les témoins examinez, les circonstances peïées, & la sentence prononcée sans perdre temps. On n'a point à craindre de retardement par des appels aux cours superieures, il n'y en a point qui ait le pouvoir d'adoucir la sentence donnée dans une cour inferieure. Quoi qu'on ne puisse nier que cette voie courte dans la procedure est exposée à quelques erreurs & meprises dans certains cas particuliers : j'ose pourtant assurer qu'au fond il y a beaucoup moins de perte à essuyer du côté des

Leurs  
loix.

par-

parties intéressées que dans les procès longs & ruineux de nôtre Europe. Personne n'ignore combien long temps les procès durent dans nos cours de judicature, combien d'exceptions, de retardemens, de delays, & cent autres subterfuges captieux. Quand on a surmonté toutes ces difficultez, quel avantage en retriennent les parties, y ayant un appel qui les oblige d'aller recommencer le procès devant un tribunal supérieur ? C'est là qu'ils essuyent les mêmes longueurs & les mêmes difficultez ; les depences augmentent à proportion, & tout ce qu'on en peut dire enfin, est qu'après avoir échappé de Charybde, ils sont devorez par Scylle. Avec tout cela, je ne pretends pas que le lecteur s'imagine, que les Japonnois soient entierement depourvus de loix ; bien loin que cela soit, leurs constitutions sont excellentes & rigoureusement observées, y ayant de grandes peines attachées à la moindre contravention. Il seroit certainement impossible sans cela de conserver un Empire si riche & si peuplé dans un état si florissant ; d'empêcher les mutineries & les soulevemens d'une nation si brave & si belliqueuse dont le temperament n'est pas moins vif & impetueux, que la mer qui les environne est orageuse. La nature de ces loix, & l'heureux état où se trouve l'Empire, sur-tout depuis qu'il a été fermé aux étrangers, paroitra par ce qui suit : je me propose d'y apprendre à mon lecteur ce qui obligea le gouvernement de prendre cette resolution, & comment ce plan fut exécuté.

## IV.

Les premiers Japonnois, après leur arrivée de Daats ou de Tartarie, menerent sans doute une vie obscure pendant plusieurs siècles, dispersez dans les différentes provinces du pays : leur nourriture principale étoit probablement les poissons que la côte leur fournissoit. Dsin Muu Tei, Prince fort prudent, & d'une mine majestueuse, à peu près contemporain de Romulus, fonda la Monarchie du Japon. C'est par lui que leurs Annales & leur Chronologie commencent. La negligence de ces temps-là étoit telle, que leur Histoire n'apprend pas en quelles mains étoit avant lui l'autorité supreme ; elle ne dit rien non plus sur ce qui arriva de plus remarquable à cette nation dans les siècles les plus reculez avant la fondation de la Monarchie. Le regne de leurs premiers Mikaddi, comme ils les appellent, ou Empereurs du Japon, que les habitans croyoient dans ces premiers temps-là la seule partie habitée du monde, fut paisible & heureux. Fiers d'une extraction illustre, & même divine, puis qu'ils descendoient en ligne directe du fils ainé de Tendio Daidsin, le plus puissant de leurs Dieux, ils s'attribuerent une Sainteté superstitieuse, soutenue par une pompe & un faste si grands que cela produisit dans l'ame de leurs sujets une veneration plus qu'humaine pour leurs personnes : ce respect excessif devint dans la suite fort prejudiciable au gouvernement, & à la tranquillité de l'Empire. Il n'auroit pas convenu à des Princes qui se vantoient d'un degré si eminent de sainteté, de gouverner leurs sujets & leurs adorateurs qu'avec beaucoup de douceur & de clemence ; proches parens des Dieux comme ils étoient, & respectez eux mêmes comme des Dieux, il auroit été au dessous de leur dignité de prendre en main la conduite des affaires politiques & humaines. L'administration en fût laissée à des personnes seculieres. Par ces moyens, & par l'accroissement de la méchanceté des siècles suivans, le pouvoir de la noblesse s'éleva à un tel point, qu'elle renversa l'autorité

Comment on exécute le dessein de fermer l'Empire du Japon.

Premiers Empereurs du Japon semblables aux souverains Pontifes, ou Papes.

supreme de l'Empereur auquel elle devoit être subordonnée & agir sous ses ordres. Les Princes de l'Empire, non seulement se rendirent independants & souverains des Provinces dont l'Empereur leur avoit donné le Gouvernement ; ils porterent encore leur ambition plus loin ; sur tout après qu'on eût inventé les armes : ils firent la guerre aux princes voisins , & tacherent de se depousseder mutuellement de leurs états ; cela eût une suite nombreuse de funestes consequences. Combien de sang repandu dans ces guerres civiles, combien de maisons illustres exterminées ; effets épouvantables du mecontentement de la jalousie , de l'inimitié de l'esprit de vengeance & d'ambition !

Generaux  
de la Couronne, &  
leur pou-  
voir.

L'état où se trouvoient les affaires , & le dessein que l'on avoit de re- primer l'insolence & l'ambition des princes de l'Empire firent juger à propos d'envoyer le Seogun , ou le General de la Couronne , contre eux , à la tête de l'armée Imperiale. C'étoit l'usage d'élever à un poste si important l'heritier presomptif de la Couronne : cela devint avec le temps le fonde- ment de la Monarchie seculiere ; car le General de la Couronne Jorito- mo , qui vivoit il y a environ cinq cens ans , ayant échoué dans ses espe- rances de succeder au throne Imperial , s'attribua la souveraineté dans les affaires seculieres. Il est parlé de lui dans les Annales du Japon com- me du premier Monarque seculier. Cependant ses successeurs se com- porterent assez bien avec l'Empereur Ecclesiastique , pour la personne du quel ils conserverent un grand respect , d'autant plus que ces Empereurs Ecclesiastiques avoient le pouvoir de confier à qui ils vouloient le comman- dement de l'armée , le principal & seul appui de l'autorité seculiere. Vers le commencement du seizieme siecle, celui qui étoit alors general de la couronne alla si loin , qu'il secoua tout d'un coup le joug de la depen- dance , il se rendit absolument souverain dans le gouvernement seculier de l'Empire ; entreprise qui trouva moins de difficultez dans son execution qu'on n'en auroit attendu d'un dessein de cette nature , d'un si grand poids , & d'une si terrible consequence. Ce General de la couronne étoit second fils de l'Empereur , exclus par sa naissance de la succession au throne Impe- rial , & passionné pour l'autorité absolue : il se maintint par la force dans le commandement de l'armée , & depouilla l'Empereur son pere de toute son autorité dans l'administration des affaires seculieres dont il s'attribua entierement la connoissance. Il laissa à sa sainteté l'autorité dans les affai- res spirituelles à la quelle il ne toucha point ; il la lui laissa , dis-je , comme une prerogative due à son extraction divine , & à sa descendance en ligne directe des Dieux du pays.

Taico, d'u-  
ne condi-  
tion basse,  
s'eleva à  
l'Empire  
du Japon.

Le succès de cette entreprise hardie , ou pour mieux dire temeraire, fût tel à la fin , qu'il devint plus avantageux à l'Empire , qu'au General de la couronne d'alors. Cette revolution jeta les fondemens d'une nouvelle for- me de gouvernement fort avantageuse au bonheur & à la tranquillité des peuples ; extremement propre à tenir en respect une nation si remuante , & si seditieuse. Il s'en falut bien que l'usurpateur jouît tranquillement d'une couronne qu'il avoit acquise par des voyes illegitimes ; plusieurs d'entre les plus puissans Princes de l'Empire se firent long temps la guerre pour tâcher de s'en emparer , jusqu'à ce que la fortune en disposa en faveur d'un he- ros incomparable , Fidejos , ou comme on l'apella dans la suite Taico , Prin- ce d'un grand courage , & d'une prudence consommée , qui , d'une con- dition basse & servile , s'éleva par son propre merite & par son excellente conduite jusqu'à devenir un des plus puissans Monarques de l'Univers. Cette grande

grande revolution arriva l'an de J. C. 1583. Le Monarque prudent, parfaitement instruit de l'état où l'Empire se trouvoit alors, & des vuës ambitieuses de ses Princes; du genie, de l'inclination, du pouvoir, & des souhaits de la nation entiere; previt bien qu'il lui seroit impossible de se dérober à la destinée de ses predecesseurs, & qu'il ne seroit pas en état de se maintenir dans la possession de l'autorité supreme, s'il n'avoit les moyens de reprimer l'intolence & l'ambition de certains Grands de l'Empire; de reduire leur pouvoir & leur autorité à un plus petit pied. Ce lui étoit une entreprise de la derniere importance, mais embarrassée par tant de difficultez qui paroissoient insurmontables, qu'il sembloit que l'execution en avoit été retervée à ce temps-là, & à un homme tel que lui. C'étoit certainement alors le vrai temps d'y travailler, il avoit déjà mis sous le joug les plus puissans Princes de l'Empire, les autres s'étoient affoiblis par leurs querelles, & leurs guerres mutuelles: à l'égard du petit nombre de ceux qui pouvoient encore lui faire quelque resistance, il eut assez de pouvoir & de conduite pour les dompter.

L'ambition & l'insolence des Princes de l'Empire étoit parvenue avec le temps à un si haut point, qu'il fut à la fin impossible aux Empereurs Ecclesiastiques de les reprimer, ou même de controller leur conduite. Ce fut en vain que ces Monarques envoyerent pendant quatre siecles les Generaux de la couronne, leurs propres fils, contre les Princes avec des armées nombreuses: l'execution de ce grand ouvrage étoit reservée à Taico qui en vint à bout en dix ans de temps. Non pas tant à la verité par la force de ses armes, que par sa bonne conduite, & la prudence de son gouvernement: outre que les circonstances d'alors étoient d'une nature à contribuer beaucoup au succez de son dessein. Les forces des Princes de l'Empire avoient été déjà fort ruinées par de longues guerres civiles, mais il falloit qu'elles le fussent encore davantage: pour ce dessein, Taico resolut de faire une invasion dans la Corée, qui est une presque Isle voisine, comme appartenant de droit à l'Empire. Son principal dessein, lorsqu'il prit cette resolution, étoit d'éloigner les Princes de l'Empire de leur pays & de leurs états, ne doutant pas que tandis qu'ils seroient occupez à mettre sous le joug les Tartares qui habitent cette peninsule, il auroit le loisir & les occasions de faire reussir ses autres projets, & de s'assurer la possession de sa nouvelle autorité. Cela lui réussit autant qu'il pouvoit le souhaiter, mais l'expédition contre la Corée n'ayant pas eu le succès qu'on en attendoit, il songea à rappeler ses généraux: tracassés par les fatigues d'une guerre facheuse faite dans un pays étranger, leurs finances épuisées, leurs troupes ruinées, Taico ne douta point qu'ils ne fussent reduits à la necessité d'abandonner toutes les idées de sedition & de revolte, très aisés d'acheter leur retour chez eux, & la paisible jouissance de leurs états, à quelque prix que ce fut, & quelques dures que fussent les conditions qu'on voudroit leur imposer. Elles furent que leurs femmes & leurs enfans, sous pretexte de les mettre en lieu de sureté dans un temps de troubles, seroient envoyez à la Cour, & seroient leur residence dans son propre Chateau, qu'il avoit pris soin de fortifier pour ce dessein, & qu'il avoit embelli de Palais propres pour les recevoir. Que les Princes eux mêmes après leur retour seroient mis en possession de leurs états, & qu'on leur fixeroit un temps auquel ils pourroient se rendre à la Cour de l'Empereur, pour voir leurs femmes & leurs enfans une fois l'année. C'est ainsi que Taico, par un seul coup de partie, mit le gouvernement sur un nouveau pied, en affoiblissant le pouvoir des Princes de

Il abbaïsse  
le pouvoir  
des Princes  
de l'Empire.

l'Empire, & reduisant leur condition dans un état si bas qu'à l'avenir ils fussent hors d'état de faire craindre leurs pratiques secretes & seditieuses. Car tandis qu'ils ont ordre eux mêmes de se rendre à la Cour tous les ans pour rendre hommage à l'Empereur & renouveler le serment de fidélité, leurs femmes & leurs enfans en sont les ostages les plus sûrs. Exemple unique, & merveilleux, qu'un si grand nombre de puissans Princes ayent été mis sous le joug par un simple soldat d'une extraction vile, & dans un si court espace de temps.

Il se rend  
le maître  
du peuple.

L'ambition & la puissance des Princes de l'Empire avoient été toujours prejudiciables à la tranquillité publique, & à la seureté des Empereurs: leur autorité ayant donc été reprimée, il restoit à reprimer aussi l'indocilité & l'insolence du commun peuple, qui est la chose la plus pernicieuse dans un gouvernement. Taico mit sa nouvelle autorité, & le nouveau plan de son administration, à couvert de la fureur seditieuse d'un peuple licentieux, qui est une bête à plusieurs têtes; & cela par le moyen d'un nouveau corps de loix. Heureusement pour le nouveau Monarque les circonstances du temps étoient telles qu'il pouvoit imposer les loix qu'il vouloit ou qu'il jugeoit les plus convenables à l'état du pays & au genie de ses sujets; cela veut dire qu'il y en a de si rigoureuses, que l'on croiroit qu'elles ont été écrites par Dracon l'Athenien, non avec de l'ancre, mais avec du sang. Avec tout cela, on ne sauroit dire que ces loix, quelques severes qu'elles soient, ordonnent rien qu'il ne soit aisé de faire, & qu'à tout considerer elles ne soient faites pour le bien general de l'Empire, & pour conserver la forme de Gouvernement que l'on a jugé la plus avantageuse au bien des sujets. Encore moins peut-on dire qu'elles ont été faites dans une vue cruelle & sanguinaire, comme celles du fameux Tyran Denys, qui faisoit attacher ses ordonnances en un lieu si haut que personne ne pouvoit les lire, ce qui augmentoit le nombre des contrevenants, & celui des supplices à proportion. La rigueur des loix du Japon consiste principalement en ce qu'aucun crime n'est puni par des amendes pecuniaires seulement. On n'ordonne que des peines corporelles, ou la mort, sans esperance de pardon ni de surseance d'execution pour toutes les contraventions faites aux ordonnances de l'Empereur. Les Princes & les Grands de l'Empire sont à couvert de cette extreme severité; on se contente, lorsqu'ils sont convaincus de quelque malversation, de les bannir dans certaines Isles, ou bien on leur ordonne de se donner la mort eux mêmes. Ces loix étoient les seules qui fussent propres à tenir en bride, & à gouverner une nation du caractère des Japonnois. Il parut très injuste, & non sans cause, que les loix fussent faites seulement pour les pauvres & que les riches ayant assez d'argent pour se racheter du supplice fussent en état de commettre tous les crimes qu'ils voudroient. J'ai souvent admiré, pendant les voyages que j'ai faits dans le pays, la brieveté, & le Laconisme des écriteaux que l'on attache sur les grands chemins à des endroits destinez pour faire savoir au public le bon plaisir de l'Empereur, ce qu'il ordonne ou qu'il defend à ses sujets; & leur faire connoître les loix du Pays; ce que l'on se contente d'exprimer en aussi peu de mots qu'il est possible. On ne donne point de raison pourquoi telle ou telle loi a été faite, aucune mention des vues du legislateur & de ses intentions, on n'y determine pas non plus la peine attachée à la contravention. On croit qu'un style aussi concis sied bien à la Majesté d'un aussi puissant Monarque: c'est assez

assez qu'il sache lui même les raisons des ordres qu'il donne : ce seroit un crime d'état de revoquer en doute son discernement, & son grand sens. Outre cela personne ne peut alleguer cause d'ignorance de la peine attachée à la contravention des loix, ni se plaindre qu'on lui fasse aucun tort dans un pays, où tous les crimes sont punis avec la dernière rigueur, & où la moindre infraction des loix du pays est un crime capital, sans qu'on ait aucun égard au degré d'atrocité des crimes, ni aux circonstances qui peuvent favoriser le cas particulier du criminel. Ce que le grand Duc de Moscovie Johannes Basilides disoit ordinairement de ses sujets est également vrai des Japonnois, *qu'ils doivent être gouvernez avec un sceptre de fer.* Il étoit nécessaire d'établir des loix severes & des supplices rigoureux, pour reprimer les tumultes & les séditions; pour tenir en bride une nation si mutine & si indocile; pour conserver la paix, & la tranquillité dans un si grand nombre de grandes provinces, éloignées l'une de l'autre; dont les mœurs & les coutumes sont si différentes; mais sur tout pour tenir en respect les Princes & les Chefs de l'Empire. Il étoit à craindre que des hommes si courageux dont les sentimens sont si nobles & si élevez, tels que les Princes du Japon les avoient montrés dans toutes les occasions, ne pussent point s'empêcher à la première occasion favorable, d'entreprendre de recouvrer cette liberté, & ce pouvoir, dont la perte leur est si sensible, & qu'ils ne manqueroient pas en ce cas-là d'être suivis & secondez de leurs sujets, & du commun peuple, amateur du changement, & naturellement porté à l'esprit de faction, & de parti. C'est pour cela qu'on a pris toutes les mesures possibles pour ruiner les forces des grands, & pour tenir en bride l'insolence & la fougue du peuple.

Taico ayant ainsi mis les affaires de cet Empire sur un pied durable, & recommandé à ses successeurs de marcher sur ses traces, quitta la vie l'an de Christ 1598. Ce fut un Prince d'une prudence consommée; après sa mort il fut mis au rang des Dieux du pays sous le nom de Ssin Fatzman, c'est à dire le second Fatzman ou Mars du Japon. Ce fut pour le bonheur de l'Empire que Ongoshio, qui fut ensuite appelé Iejas, & après sa mort Gongin, prit les rênes du Gouvernement. Il étoit de l'illustre maison de Tokngava, & Taico dans son lit de mort l'avoit nommé tuteur de son fils unique Fide Juri, qui n'avoit alors que six ans. Ongoshio lui ôta la Couronne, & la vie dans la suite; & les descendans d'Ongoshio ont continué de posséder l'Empire depuis ce temps-là. Ils l'ont gouverné avec autant de prudence que de bonheur, suivant exactement les maximes & les exemples de leurs illustres predecesseurs, veillant sans relâche à l'observation des loix severes qu'ils avoient établies. Ils sont parfaitement instruits de leurs vrais interêts, ils voyent que c'est un point capital d'où depend le bonheur de leurs états, de tenir les Princes & les Grands de l'Empire dans la crainte, & dans les bornes de la soumission; de ne pas souffrir que leur credit & leurs forces s'accroissent de sorte qu'ils puissent donner de l'ombrage au souverain, & troubler la tranquillité de l'état. Il est vrai que les Empereurs ne les tiennent pas dans l'oppression, & ne les abaissent point par la force des armes, ils ne les accablent pas de taxes; ils tachent au contraire de gagner leur amitié, & leur affection, par un procédé civil & obligeant, en leur donnant des marques signalées de leur bonté Impériale; quoiqu'à dire le vrai elles sont d'une telle nature qu'elles sug-

Après la mort de Taico, la famille de Tokngava s'empara de la Couronne.

cent ceux à qui l'Empereur veut paroître liberal, épuisent ceux qu'il honore de sa présence, & met des entraves à ceux qu'il charge de grands titres. Pour le faire court, il n'y a point de marque d'honneur, point de grace & de faveur, qu'ils n'accordent liberalement & de bon cœur aux Princes de l'Empire, pour s'assurer de leur obeissance, & de leur soumission, & pour les engager à despenfer leurs revenus. Car si les grands se voyoient des threfors ramassez, cela pourroit les tenter, de faire la guerre & de se revolter; mais l'orgueil de la nation est tel qu'ils croyent qu'à mesure que l'Empereur leur fait des graces, & qu'il leur confere des honneurs, ils doivent augmenter leur pompe & leurs depenses à proportion, vivre avec plus de magnificence & de profusion, soit chez eux, soit pendant les voyages qu'ils font à la cour, où ils sont obligez d'aller une fois tous les ans. Privez comme ils le sont de la realité du pouvoir & de la grandeur qu'ils avoient auparavant, ils se fatifont au moins de l'ombre qui leur en reste, pour entretenir leur vaine gloire. Je ne parlerai point ici d'une infinité d'autres machines, dont l'Empereur se sert pour empêcher leurs entrevues & le commerce qu'ils pourroient avoir ensemble; ses artifices pour penetrer dans leurs conversations les plus secretes, & pour susciter entre eux des jalousies & des inimitiez, selon que cela convient à ses interêts. On a un grand soin entre autres choses de faire des estimations exactes des revenus du pays, & de s'instruire de son état, de savoir si les officiers de l'Empereur s'acquittent fidèlement de leurs charges, de s'informer des mœurs, & de la maniere de vivre du Clergé, en particulier de ceux qui ont de l'autorité dans ce grand corps; comment la justice est administrée dans l'Empire, & de prendre connoissance des sentences données sur les causes particulieres.

Abolition  
des coutu-  
mes & des  
religions  
étrangeres.

Les affaires de l'Empire étant réglées & mises sur un pied que l'on n'avoit à craindre du dedans ni revolte ni seditions, malgré le penchant naturel des peuples, on crut qu'il étoit à propos de couper la communication avec les causes étrangères des changemens qui pourroient avec le temps nourrir les troubles & les desordres dans l'Empire. L'ouvrage avoit été déjà commencé, & même fort avancé; mais il manquoit le dernier coup. Le bonheur naissant du nouveau plan de cet état devoit être élevé à un plus haut point, la tranquillité publique que l'on venoit de procurer devoit être assurée pour l'avenir, & toutes choses devoient être mises sur un pied ferme & durable. Cela demandoit tout l'esprit, & toute l'application des Empereurs. Quelques revolutions qui pussent arriver dans les suites, la posterité n'auroit ainsi aucune raison de les accuser de negligence ou de mauvaise conduite, & les charger des changemens inevitables que certains politiques attribuent ordinairement aux influences du climat ou aux revolutions fatales des Empires humains. Les mœurs, & les coutumes étrangères, soit qu'elles fussent portées par les naturels du pays, soit qu'elles fussent introduites parmi eux par les étrangers, furent le premier & le principal objet de cette reformation. Les cartes, les dez, les duels, le luxe, la profusion des tables & des habits, & toutes les friandises étrangères furent regardez comme des obstacles à la pratique de la vertu & de la continence. La religion Chrétienne même, & la doctrine du salut du genre humain par les merites de J. C. ne pût point échaper à la disgrâce de ces rigides censeurs: elle fut déclarée très préjudiciable à la forme du gouvernement qu'on venoit d'établir, à la tranquillité de l'Empire, aux religions du pays, au culte de

de leurs Dieux, à la Sainteté & à l'autorité des Mikaddos ou Empereurs Ecclesiastiques héréditaires qui sont comme les Papes du Japon: les voyages, & le commerce des naturels du pays aux pays étrangers, ou des étrangers au Japon, furent jugez porter du préjudice à la paix publique, parce qu'ils servent seulement à nourrir des inclinations étrangères qui ne sauroient s'accorder avec la nature du pays & le genie de la nation. En un mot, tous les maux que l'état avoit soufferts, ou auxquels il étoit exposé à l'avenir, furent attribuez aux mœurs & aux coutumes étrangères; on crut qu'il ne seroit pas possible de rétablir le corps dans sa première santé, si les parties gangrénées n'en étoient retranchées, & que ce seroit se flatter vainement de la cessation du mal, si l'on en laissoit subsister la cause.

L'état & la disposition de l'Empire étant tel qu'il étoit alors: la forme du gouvernement qu'on venoit d'y établir; le bonheur, & la prospérité du peuple; la nature du pays, & la seureté de l'Empereur, concouroient à la nécessité de fermer l'Empire pour toujours, à le purger des étrangers, & des coutumes étrangères: ainsi l'Empereur & son conseil d'état vinrent enfin à résoudre par une loy irrevocable à jamais, *Que l'Empire seroit fermé.*

L'Empire fermé.

On ne croyoit pas que de toutes les nations étrangères il y en eût une qui fut mieux établie dans le pays, & qui lui portât plus de préjudice, que la Portugaise, qui n'avoit pas moins d'orgueil, & de vanité, que les Japonnois. Peu de temps après la découverte de cette nouvelle Colchos, qui se fit par un pur hazard, un navire y ayant été jetté sur la côte l'an de J. C. 1543. les Portugais excitez par l'esperance du gain, y firent de grands établissemens, dans un court espace de temps. Ils y porterent les marchandises d'Europe, & la doctrine de l'Évangile prêchée par leurs missionnaires: cela joint aux mariages qu'ils faisoient entre eux & leurs nouveaux convertis les enrichit beaucoup: ils s'insinuerent si bien dans les bonnes graces de la nation qu'ils avoient mise dans leurs interêts, qu'enflez de leurs succez ils osèrent porter leurs vues jusqu'à causer une revolution dans le gouvernement, formant des projets pleins d'ingratitude & de malignité, & extrêmement préjudiciables à la sureté de la famille alors regnante. L'Empereur fut frappé d'horreur & d'étonnement à la vue de deux lettres pleines de desseins perfides, dont l'une avoit été interceptée par les Hollandois alors en guerre avec les Portugais, & qui tachent d'avoir pour eux cette branche lucrative du commerce; l'autre lettre fut envoyée par les Japonnois de Canton ville de la Chine; tout d'un coup il se présente plusieurs circonstances fort desavantageuses aux Portugais. Il fut fait à la Cour de grandes plaintes par un des premiers Conseillers d'état, de ce qu'ayant été rencontré sur la route par un Evêque Jésuite, l'orgueilleux Prélat ne lui avoit pas rendu les deferences & les respects que les Japonnois leur rendent ordinairement. Les gains excessifs, que les Portugais faisoient avec une nation si curieuse, & si amoureuse des raretez étrangères, les thresors immenses qu'ils emportoient du Japon, toucherent le gouvernement jusqu'au vif. Les grands succès de la propagation de la foi Chrétienne, l'union qui étoit entre les nouveaux convertis, la haine qu'ils portoient aux Dieux & à la religion du pays, leur constance dans la profession, & dans la defence de leur foy, étoient des causes considerables de crainte & d'inquietude. On craignoit que si on laissoit augmenter le nombre des Chrétiens, ils ne causassent de nouvelles occasions de revolte & de sedition contre les mêmes Monarques qui venoient de ruiner les forces & la puissance des Princes du Japon avec tant de peine, & d'effusion de sang, & qui en les met-

Chute des Portugais.

tant sous le joug avoient mis fin aux guerres civiles qui avoient si long temps ravagé l'Empire.

Destruc-  
tion du  
Christia-  
nisme.

Ce fut pour ces puissantes raisons, que Taïco arrêta le progres des Portugais qui s'accreditoient trop au Japon; il commença aussi d'arrêter ceux que faisoit le Christianisme: cependant, il avança peu un ouvrage de cette consequence, qui sembloit demander beaucoup de temps. Il mourut peu de temps après, & laissa à ses successeurs le soin d'achever ce qu'il avoit commencé. Ils ordonnerent sur peine de la croix à tous les Portugais, à tous leurs alliez Japonnois, & à tout leur Clergé; de vuidier l'Empire. Il fut ordonné aux naturels du pays de demeurer à l'avenir chez eux, & à ceux qui en étoient dehors en ce temps-là, d'y revenir dans le temps qui leur fut prescrit, au de là duquel terme, ils seroient condamnez au même supplice s'ils étoient arrêtez; & enfin que ceux qui avoient embrassé la foy & la doctrine de J. C. en seroient abjuration sans aucun retardement. Ce ne fût pas sans de grandes difficultez que ces ordres furent enfin executez: il en avoit coûté moins de sang payen aux Empereurs pour s'emparer de l'Empire, qu'il n'en fût versé de Chrétien pour les y maintenir & leur en assurer la possession. Les nouveaux convertis ne pouvant pas être refutez avec des raisons, on mit en usage les épées, les gibets, le feu, la croix, & les autres argumens formidables, pour les convaincre, & leur faire sentir leurs erreurs. Malgré ces cruels traitemens, & toute l'effroyable diversité des supplices inventez par leurs bourreaux impitoyables; bien loin que leur vertu fût ébranlée, on peut dire qu'à la honte éternelle du Paganisme les Chrétiens du Japon scelloient avec joye les verités du Christianisme de leur propre sang, sur les croix où ils étoient attachez. Ils montrerent des exemples si rares de constance, que leurs ennemis mêmes en étoient frappez d'étonnement, & d'admiration. Cette cruelle persecution, qui n'a point de pareille dans l'Histoire, dura environ quarante ans. Tjemitz, qui fut après sa mort appelé Teijojin, fils & successeur de Fide Tadda, ou comme il fut nommé après sa mort Teitokuni, & petit fils de Ijejas, donna à la fin le dernier coup de mort au Christianisme: il extermina avec une barbarie qui n'avoit point d'exemple, tout ce qui restoit de Chrétiens au Japon. Il en fit massacrer dans un seul jour plus de trente-sept mille, que le desespoir, & les supplices insupportables que l'on avoit fait souffrir à leurs freres, avoient obligez de s'enfermer dans le Chateau de Simabara situé sur les côtes d'Arima, avec une ferme resolution de defendre leurs vies jusqu'à la dernière extremité. Ce Chateau fût pris après un siege de trois mois le 28. jour du second mois du periode Quanje (c'est à dire le 12. d'Avril 1638.) conformément aux Annales imprimées du Japon Nendaiki & Odaiki, & un autre livre publié au Japon sous le titre de Simabara Gasen, où toute l'histoire de cette revolte des Chrétiens est raconté au long. Ce fut la dernière scene de cette sanglante tragedie; & le sang Chrétien ayant été versé jusqu'à la dernière goutte, le massacre & la persecution finirent environ l'an 1640. C'est ainsi que l'Empire du Japon fût enfin delivré de tout embarras, & fermé à jamais, tant pour les naturels du pays, que pour les étrangers. Ce fût inutilement que les Portugais établis à Macao envoierent une magnifique Ambassade au Japon; ni le droit des gens, ni le caractère sacré des Ambassadeurs, ne put les garantir du supplice auquel le Gouvernement avoit condamné tous ceux qui oseroient entrer dans l'Empire, contre

la teneur des déclarations. Les Ambassadeurs & toute leur suite, au nombre de soixante & une personnes, eurent la tête tranchée par un ordre exprès de l'Empereur : on excepta quelques uns de leurs plus bas domestiques, afin qu'ils pussent porter à leurs compatriotes les funestes nouvelles de cette barbare réception.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales avoit fait le commerce du Japon depuis le commencement du dix-septieme siecle, on crut que ce seroit une trop grande dureté, & une injustice, de traiter, avec la même rigueur, ceux dont la fidelité & la sincerité avoit été éprouvées depuis leur premiere arrivée, non seulement contre les Portugais qui avoient été declarez ennemis de l'Empire, mais encore en dernier lieu contre les Chrétiens revoltez d'Arima: ajoutez à cela que la liberté du commerce leur avoit été confirmée par deux patentes de privilege, l'une desquelles ils avoient obtenue de l'Empereur Iejas en 1611. l'autre de son successeur Fide Tadda en 1616. C'est pourquoi on trouva un expedient, & l'on regla les choses à leur égard de sorte que la même prison, car je puis l'appeller ainsi, qui avoit été bâtie pour les Portugais dans le havre de Nagasaki seroit assignée pour la demeure des Hollandois à l'avenir. On ne trouva pas à propos de les obliger d'abandonner le pays, & l'on crut dangereux de les y recevoir sans quelque reserve. C'est pourquoi on ne les tient gueres moins resserrez que des prisonniers, ou des ostages exposez aux regards les plus exacts d'une foule de surveillans qui sont obligez par un serment solennel d'espier leurs actions les plus indifferentes: de sorte qu'on semble ne les garder, qu'afin d'être informé par leur moyen de ce qui se passe dans les autres parties du monde. Pour ne pas les rebuter, pour les dedommager même en quelque maniere de leur séjour au Japon, & du traitement rigoureux qu'ils y souffrent, on leur a donné permission de vendre leurs marchandises à concurrence de la valeur de cinq cens mille écus chaque année. C'est une erreur de s'imaginer que les Japonnois ne sauroient se passer des marchandises que les Hollandois leur portent. Il se consomme chez eux plus d'étoffes de soye dans une semaine, que les Hollandois n'y en portent dans tout un an: pour la plupart des autres marchandises, comme le Catsju, le Camphre de Bornéo, le Putsin ou le Costus, les especes, & autres choses, les Japonnois s'en servent seulement pour le luxe, ou pour des remedes.

Les Chinois à qui les Japonnois sont redevables de leurs arts & de leurs sciences, & même des religions établies dans leur pays, sur le modele de gouvernement des quels celui du Japon a été réglé en grande partie; les Chinois, dis-je, ne furent point compris dans l'exclusion générale des nations étrangères: on leur laissa leur commerce & leur liberté, avec cette restriction néanmoins que Nagasaki seroit la seule place qu'ils fréquenteroient, & qu'ils n'aborderoient dans aucun autre port. C'est sur ce pied qu'on admit à negocier au Japon, non seulement les Chinois qui viendroient de la Chine, mais encore des autres pays orientaux, & des differens Royaumes où ils avoient été dispersez après la dernière Conquête de leur Empire faite par le Monarque Tartare. Mais dans la suite, lorsque la religion Chrétienne fut pêchée & reçue à la Chine, ils commencerent de porter parmi leurs autres livres Chinois, qu'ils vendent au Japon, ceux qui traitoient de l'Évangile & de la foy en J.C. Par ce moyen ils repandoient, & faisoient revivre une doctrine qui avoit été declarée préjudicia-

Les Hollandois sont reçus au Japon.

Les Chinois reçus aussi.

ble à la tranquillité publique, & extirpée en dernier lieu avec tant de peine, & en mettant à mort un grand nombre de Martyrs. Cela irrita si fort le gouvernement du Japon, qu'il fut résolu de les mettre sur le même pied que les Hollandois, & les confiner de la même manière: leur condition en est devenue d'autant plus fâcheuse, qu'ils n'ont pas la même habileté & la même adresse que les Hollandois, qui savent comment il faut se comporter avec les Japonnois, pour se garantir de leurs ruses, & de leurs supercheries. Au contraire, quoi qu'ils portent tous le nom de Chinois, étant comme ils sont de différens pays, ils font tout ce qu'ils peuvent pour se traverser l'un l'autre; ils sont avec cela si avarés, qu'ils aiment mieux endurer toute sorte d'affronts, que de manquer de faire les moindres profits.

## V.

Heureux  
état de  
l'Empire  
du Japon  
depuis  
qu'il est  
fermé.

Les choses étant en cet état, & l'Empire étant entièrement fermé, rien ne pût faire aucun obstacle aux vûes & aux volontez des Monarques séculiers. Ils n'eurent plus rien à craindre, ni de l'ambition des grands qu'ils avoient assujettis, ni de la mutinerie & de la fougue du commun peuple, ni des conseils & des secours des nations étrangères, ni enfin, du commerce & du crédit de ceux qu'ils recevoient chez eux, & qui y étoient tolerez. Les Empereurs n'eurent plus les mains liées, ils eurent la liberté, & le pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, & d'entreprendre des choses dont on ne sauroit venir à bout dans un pays ouvert, où il y a un accès libre, & un commerce établi. Ce fut d'établir un ordre très exact, & très rigoureux, dans les villes, les bourgs, les villages, les Colleges, les communautez & les sociétés, sans excepter les corps des arts & metiers, de reformer les anciennes coutumes, d'en introduire de nouvelles; d'assigner & de limiter à un chacun sa tâche, d'inspirer aux sujets un esprit d'industrie & de perfection dans les arts; de les obliger par le moyen de la gloire, & des récompenses, d'imaginer des inventions nouvelles & utiles; mais aussi en même temps d'avoir l'œil sur la conduite du peuple, de le retenir dans les bornes de l'obéissance, par le moyen d'un grand nombre d'inspecteurs, & de censeurs rigides, nommez pour cet effet, de contraindre un chacun à la pratique exacte de la vertu, & pour le dire en un mot de faire de tout l'Empire, comme un école de civilité, & de bonnes mœurs. Ainsi les Monarques séculiers ont en quelque manière resuscité l'innocence & le bonheur des premiers âges. Exempts de crainte à l'égard des revoltes domestiques, & se confiant si fort sur l'excellence du pays, & sur le courage & les forces de leurs invincibles sujets, qu'ils sont en état de mépriser l'envie & la jalousie des autres nations; & certainement tel est le bonheur de l'Empire du Japon, qu'il n'a à craindre aucune invasion des ennemis de dehors. Liqueko, Jedso, la Corée, & toutes les Isles voisines reconnoissent l'autorité de l'Empereur du Japon; & bien loin qu'ils ayent quelque chose à craindre de la Chine, quelque grand & puissant que soit cet Empire, ils sont au contraire redoutables aux Chinois. Cette dernière nation est trop efféminée pour être capable d'une grande entreprise; & l'Empereur qui regne sur eux aujourd'hui, Tartare d'origine, est déjà si chargé de Royaumes & d'Empires, qu'il ne peut guères songer à étendre ses Conquêtes jusqu'au Japon. Tsinajos (Fils de Ijetzna après la mort appelé Genjulin, & petit fils de Teitoquini) qui est maintenant sur le throne du Japon, est un Prince fort prudent, & d'une excellente conduite.

duite. Il a hérité des vertus & des grandes qualitez de ses ancestres, il se distingue d'ailleurs par une clemence singuliere, & par une grande douceur, quoi qu'il fasse observer à la rigueur les loix de l'Empire. Elevé dans la Philosophie de Confutius, il gouverne ses états comme la nature du pays, & le bien de ses peuples, le demandent. La condition de ses sujets est heureuse & florissante sans doute, sous sa domination. Ils sont unis entre eux, & paisibles; instruits à rendre aux Dieux le culte qui leur est dû, l'obeissance aux loix, & la soumission à leurs superieurs; l'amitié & les égards à leurs voisins; civils, obligeans & vertueux, surpassant toutes les autres nations dans les arts, & dans les productions de l'industrie, possédant un excellent pays, enrichis par le négoce & le commerce qu'ils font entre eux, courageux. pourvus abondamment de tous les besoins de la vie, & jouissant avec cela des fruits de la paix & de la tranquillité: une suite si continue de prosperitez doit les convaincre nécessairement; lorsqu'ils font reflexion sur la vie libertine qu'ils menotent auparavant, ou qu'ils consultent les histoires des siècles les plus reculez, *Que leur pays ne fut jamais dans une situation plus heureuse qu'à present, qu'il est gouverné par un monarque despotique, & arbitraire; fermé, & gardé de tout commerce & de toute communication avec les nations étrangères.*

F I N.

